

# Christian Rizzo met les mains dans l'électro

Le chorégraphe a convié dans son monde quatre sound-designers. Le spectacle issu de l'atelier sera visible le 1<sup>er</sup> juillet, au Centre Pompidou

**O**n va travailler sur Les Nocturnes de Chopin et Satie mais, surtout, ne les réécoutez pas ! » Voilà la consigne de travail paradoxale laissée par Christian Rizzo aux quatre jeunes compositeurs de l'atelier In Vivo Electro, qu'il pilotera du 15 juin au 1<sup>er</sup> juillet. « Il s'agit de travailler sur la mémoire d'œuvres tellement entendues qu'on finit par en oublier les auteurs qui tombent en quelque sorte dans l'anonymat », précise le chorégraphe.

Pour cette première collaboration avec l'Ircam, il a imaginé un workshop (« atelier ») combinant différents éléments. En équipe avec Katy Olive, créatrice de lumières, et Scanner, musicien électro, il croise les thèmes du souvenir et de la mélancolie en les inscrivant dans un dispositif combinant ses « ingrédients favoris » que sont « la lumière, le son et la scénographie ». Depuis le début des années 2000, Rizzo, 50 ans, qui a suivi une formation aux arts plastiques à la Villa Arson, à Nice, mais a également vécu des expériences de stylisme et de musique, a convié ses passions dans une esthétique scénique parfois plus proche de l'installation que du spectacle de danse.

Amoureux du « white cube » (cube blanc), il y dépose une danse de postures, des rituels d'aménagement et de déménagement de l'espace, simplement décoré de plantes vertes et d'objets géométriques. Chacune de ses pièces comme *Soit le puits était profond, soit ils tombaient très lentement, car ils eurent le temps de regarder tout autour* (2005), ou *L'Oubli, toucher du bois* (2010), revisite les thèmes du vide, de l'habitation, de la présence.

Chacune réalise une alchimie unique de paysages, d'intensités lumineuses, de musiques où tous les paramètres comptent à égalité. « Je ne dissocie jamais ces outils d'écriture de la danse, analyse-t-il. Il y a du mouvement dans tous. J'ai eu envie d'offrir à ces musiciens un contexte particulier, plus visuel que dansé, pour une écoute de leurs créations. Par ailleurs, il faut profiter de cet espace de recherche, de ce temps commun, pour dialoguer et travailler ensemble. »

**« J'ai eu envie d'offrir à ces musiciens un contexte plus visuel que dansé, pour une écoute de leurs créations »**

CHRISTIAN RIZZO

Sur le cahier de brouillon des quatre *sound designers* électro, qui doivent élaborer une partition pour le début du laboratoire, deux éléments-clés : un plateau couvert d'un dessin graphique et une sculpture monolithique noire haute de 7 mètres qui diffusera sons et lumières. « Quand j'ai entendu parler de l'atelier, j'ai d'emblée été intéressée par la question de la spatialisation sonore, raconte Méryll Ampe, 30 ans, la seule femme du quatuor. L'aspect synesthésique me passionne. J'ai envie de collaborer avec des chorégraphes. L'idée aussi de concevoir une proposition personnelle et de la partager avec un groupe est un challenge. »

Les profils des compositeurs sélectionnés sur dossier – une vingtaine

ont postulé – sont variés. Méryll Ampe, sculptrice sur bois de formation, passée au début des années 2000 par l'Ecole Boullé, à Paris, par l'Ecole nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, puis par les cours de composition assistée par ordinateur du conservatoire parisien Georges-Bizet, hybride sur ordinateur recherche musicale et plastique. « Je déploie des parallèles entre mes deux pratiques, explique celle qui s'est déjà produite au Palais de Tokyo. Je taille dans la masse, je modèle, je cisèle... »

Sur le même terrain, Alex Augier, 38 ans, revendique une « vision transverse des esthétiques numériques », explorant dans le même élan matériaux musicaux et visuels. « Un ordinateur, c'est un écran et deux haut-parleurs, relève-t-il. Je ne peux pas dissocier le son et l'image qui viennent se perturber mutuellement. Je cherche quelque chose d'organique dans mon travail. Le paradoxe de la technologie, c'est tout de même de pouvoir créer des sons très proches de ceux de la nature ou du corps humain. »

Alex Augier, qui a reçu des cours de percussions au conservatoire de Tonnerre (Yonne), a ensuite finalisé des études en médecine et une formation en informatique musicale. « C'est la première fois que je collabore avec un chorégraphe, poursuit le jeune homme programmé dans des festivals comme Scopitone, à Nantes, ou Elektra, à Montréal. J'aime bien argumenter, discuter. Et je pense que cet atelier, qui laisse une grande liberté et me permet d'aborder un domaine que je ne connais pas, celui de la lumière, va me déstabiliser. » Après quinze jours en apnée avec Christian Rizzo, l'équipe offrira une restitution publique du travail le 1<sup>er</sup> juillet. ■

ROSITA BOISSEAU